

avec une égale autorité ses prodromes. L'observation du malade est là supérieure à l'autopsie; faut-il s'étonner que, quand on prenait pour point de départ exclusif l'observation de l'homme vivant, on ait admis d'emblée que les vaisseaux étaient doués d'une force et d'une sensibilité vitale, et qu'ils n'obéissaient pas à des conditions purement mécaniques ?

Attacher une énorme importance au phénomène initial de la congestion et à ses plus proches conséquences, c'est donner une place éminente aux enseignements tirés non pas de la terminaison, mais de l'évolution de la maladie naissante; c'est élargir la sphère de la thérapeutique, condamnée si souvent à l'impuissance quand elle n'est appelée à intervenir que contre un fait accompli.

Après ces courtes généralités, Graves passe à l'étude des affections particulières, et celle à laquelle il consacre le plus de développement est le *typhus fever*. Nous avons déjà fait connaître, dans ce journal, à diverses reprises, notre sentiment sur les analogies et les différences du typhus fever et de la fièvre typhoïde; nous n'avons pas à y revenir, et nous nous associons pleinement aux judicieuses réflexions du professeur Trousseau : tous les préceptes de l'auteur sur le traitement de cette pyrexie s'appliquent si bien aux formes graves de notre fièvre typhoïde, que l'on consultera avec le plus grand fruit ce travail considérable. De plus, les principes relatifs au régime sont devenus le guide des praticiens de tous les pays; ce sont eux qui nous dirigent aujourd'hui dans le traitement de la fièvre putride. « Et pourtant, ajoute le savant médecin de l'Hôtel-Dieu, lorsqu'il professait la nécessité de l'alimentation dans les pyrexies à longue période, le médecin de Dublin, seul contre tous, battait en brèche une opinion qui paraissait justifiée par la pratique de tous les siècles; car la diète absolue était alors regardée comme une condition indispensable dans le traitement des fièvres. N'eût-il rendu d'autres services que de transformer complètement sur ce point la pratique médicale, Graves eût par cela seul acquis des droits imprescriptibles à notre reconnaissance. »

Graves ne s'est pas borné à régler le régime dans le cours du typhus; il conseille aussi des remèdes auxquels il assigne des indications et dont il signale les bons effets. Si ses préceptes sur l'alimentation sont devenus un de ses justes titres de gloire, les médications qu'il recommande ont eu moins de succès et ne sont entrées dans la pratique classique ni de la France ni même de la Grande-Bretagne. Ce n'est pas qu'on ait opposé une expérience contradictoire à l'expérience du professeur de Dublin; on a passé outre, et cette indifférence s'explique peut-être par des raisons sur lesquelles il n'est pas sans intérêt de fixer l'attention.

Je ne parlerai ni de l'huile essentielle de térébenthine employée contre les hémorragies intestinales et la tympanite, ni des vésicatoires, ni des purgatifs ou des émissions sanguines; je tiens à limiter l'examen à l'usage de l'émétique et de l'opium, la seule médication à laquelle Graves attache assez d'importance pour réclamer instamment la priorité.

Quelle que soit l'efficacité du tartre stibié associé ou non à l'opium dans le traitement du typhus d'Irlande, donnerait-il des résultats analogues dans le traitement de notre fièvre typhoïde? N'y a-t-il pas dans le fait de la localisation intestinale une contre-indication absolue? Graves, qui s'élève contre l'abus des purgatifs, était-il bien autorisé à soutenir l'innocuité de l'émétique au point de vue des troubles digestifs?

Nous sommes peu habitués à l'association de l'opium et de l'émétique, et, bien que des médicaments vomitifs aient été, à diverses reprises, unis à l'opium dans des remèdes inscrits aux formulaires, peu de médecins sont devenus habiles à manier cette médication qui n'est pas entrée dans le courant de la thérapeutique ordinaire. Le tartre stibié est resté comme une sorte de spécifique, souvent contesté et réhabilité, dans le traitement de la pneumonie; il a disparu de la thérapeutique des affections cérébrales, où il a, par intervalles, occupé une place importante. L'ipécacuanha l'a remplacé pour solliciter le vomissement au début des affections gastro-intestinales. On s'est accoutumé peu à peu à redouter les diarrhées séreuses et rebelles que le tartre

stibié provoque quand il transporte son action sur l'intestin.

Il y a dans ces craintes une portion de vérité et une portion d'erreur. Ceux qui s'exercent à doser l'émétique apprennent bientôt qu'on peut en régler les effets, sauf les plus rares exceptions; pour ma part, je l'ai usité même dans la médecine infantile avec des profits que ne compensait aucun dommage.

J'ai acquis en outre, par expérience, une confiance justifiée dans l'addition de l'opium au tartre stibié, ou plutôt (et la distinction est capitale) dans l'addition de l'émétique ou de l'ipécacuanha à l'opium. Ce n'est pas, en effet, pour atténuer l'action irritante des préparations antimoniées que l'opium doit leur être adjoint; il est alors d'un douteux service. C'est pour donner à l'opium des propriétés nouvelles qu'il convient de recourir à l'addition de l'émétique.

Le sens vrai de la médication est, à mon avis, dans cette subordination à peine entrevue et dont Graves lui-même ne me paraît pas s'être rendu un compte exact.

Et cependant quel médecin n'a été frappé des caractères qui distinguent l'opium des narcotiques avec lesquels il a tant d'affinité? Tandis que ceux-ci ont pour résultat définitif, comme la jusquiame et surtout comme le datura, de solliciter au moins la vomituration ou d'appeler la diarrhée, comme la belladone, l'opium, à moins d'indigestion, éteint le vomissement et modère la sécrétion intestinale. Ajouter le tartre stibié aux opiacés, c'est, par une combinaison heureuse et vraiment thérapeutique, effacer à son gré la distance qui sépare l'opium des substances analogues tout en lui conservant sa spécificité d'action.

Je sais quelle défiance l'opium soulève en vertu d'une donnée théorique trop aisément acceptée, à savoir, qu'il détermine des congestions; je sais aussi que, mal administré, il est, comme tous les grands remèdes, plein de dangers. J'ai vu mon savant maître, dans le sens thérapeutique duquel j'ai une foi si grande et si peu aveugle, se défendre de l'emploi des préparations thébaïques et en circonscrire sévèrement les indications; j'ai vu, entre des mains inhabiles, l'opium devenir le plus malfaisant des

poisons, mais je n'ai pas été convaincu que ce fût la faute du remède. Sydenham, qui l'employait avec autant de hardiesse que personne, qui y avait recours dans les complications cérébrales de la variole, comme Graves dans les complications du même ordre du typhus, Sydenham a donné là un exemple trop peu médité et non seulement bon à suivre, mais à généraliser sous toute réserve. Les médecins anglais, qui en ont usé sans ménagement dans le traitement du *delirium tremens*, ne s'en sont pas moins loués, et c'est à leur médication devenue classique que Graves demande l'appui d'une incontestable autorité. Or dans quelle maladie peut-on, plus que dans la variole et dans le délire fébrile né de l'ivresse, redouter les congestions encéphaliques?

Pour saisir le mode d'action des deux substances combinées, il faut tout d'abord ne pas céder à l'entraînement des thérapeutistes inexpérimentés, qui font de l'opium un accessoire bon pour combattre les douleurs ou l'insomnie, et qui, au lieu de l'élever à la hauteur d'un remède, l'acceptent comme un simple palliatif. A ceux-là il est interdit d'en apprécier la valeur et par suite d'en saisir les indications.

Graves, à qui personne ne fera l'injure de le supposer en telle compagnie, et qui se sert de l'opium à titre d'élément essentiel d'une médication, est habile et ingénieux dans son dosage et son emploi. On le voit tantôt baissant la proportion de l'émétique à quelques centigrammes, tandis qu'il prescrit résolument plusieurs grammes de teinture opiacée, tantôt opérant le balancement inverse, mais toujours maître de son double remède qu'il modifie suivant les événements.

C'est là son mérite thérapeutique et il est considérable; c'est là l'explication des succès dont témoignent des observations saisissantes. Mais aussi malheureusement, ce sera la raison trop certaine du peu de popularité médicale de sa thérapeutique. Il ne livre pas une formule, il n'institue pas un composé tout fait, et je mets au défi le plus adroit compilateur d'un formulaire d'insérer le tartre stibié associé à l'opium dans les cadres tracés

à l'avance de ses prescriptions. Mais, en revanche, comme on assiste avec une anxieuse curiosité à ses tâtonnements, comme on sent qu'il soupèse le remède avant de l'ordonner, et quel enseignement utile et pratique on puise à cette école!

Si quelque chose dans la science mérite le nom de méthode, n'est-ce pas en somme ce procédé qui repose sur un principe, mais qui conduit à des applications variées suivant les cas et les individus, et relevant toujours d'une même idée thérapeutique?

J'ai insisté sur le mode de combinaison de l'émétique et de l'opium recommandé par le professeur de Dublin, moins pour faire ressortir la portée de cette médication, que parce que j'y vois la preuve du génie pratique de Graves. Si on a rendu service à la médecine en coupant court aux prescriptions surannées où les médicaments les plus discordants intervenaient dans un composé de fantaisie, on est tombé dans l'autre extrême, celui des remèdes purs, dégagés de tout adjuvant. L'opium est de toutes les substances actives celle qui montrerait le mieux au praticien l'exagération d'une réforme ainsi conçue, parce qu'il est le remède qui bénéficie au plus haut degré des associations bien ordonnées, soit qu'on lui adjoigne un corps déprimant et hyposthénisant comme l'antimoine, soit qu'on le mélange à des produits d'un effet tout inverse.

J'abandonne cette visée thérapeutique, bien que je sois loin de l'avoir épuisée, pour toucher quelques mots de la pathologie. Mon désir eût été de faire connaître l'homme plutôt encore que de résumer des conseils cliniques qui perdent dans une analyse leur sève et leur vie propre, comme des arbustes détachés du sol dont on retrancherait les racines. C'est surtout dans les aperçus jetés presque à l'aventure et en façon de hors-d'œuvre qu'on est frappé de la sagacité du médecin de Dublin. Que d'idées en germe qui depuis lors ont été fécondées et dont il avait eu les prémices!

L'espace me manque, et je me borne à recommander à ceux qui aiment à lire et relire la leçon intitulée : *des Rapports qui unissent entre elles les affections des divers organes*. Il y a là ma-

tière aux plus fructueuses méditations, ne fût-ce que les quelques lignes consacrées à la coïncidence des lésions du foie avec certaines affections scrofuleuses des os, et les quelques paragraphes où il est traité de ces maladies éruptives que depuis lors M. Bazin a si bien étudiées sous le nom d'*arthritides*.

Viennent ensuite, à l'occasion de la pathogénie des affections nerveuses, les remarquables indications sur les origines périphériques de certaines paralysies et tant d'autres vues profondes confirmées depuis ou attendant encore leur développement, et qui sont jetées à l'aventure sous forme de menus propos.

C'est à peine si nous avons jeté un coup d'œil rapide sur les richesses que renferme le premier volume, et déjà nous avons dépassé les limites habituelles de nos revues critiques. Le second tome n'est ni moins rempli ni moins instructif, mais il nous faut renoncer à en donner l'idée même la plus sommaire, et il est douteux que l'occasion se présente d'y revenir. Peu importe d'ailleurs; on ne résume pas des traités ainsi conçus, et la seule tâche à imposer à la critique est d'intervenir à propos du livre et d'en signaler l'esprit et la portée. Quand elle a annoncé les mérites de l'homme et de l'ouvrage, toujours solidaires l'un de l'autre en pareil cas, quand elle a pour ainsi dire introduit le lecteur près de l'écrivain et qu'elle a secondé de son mieux leur première entrevue, elle a accompli la meilleure part de sa mission.

Graves est pour nous tout entier dans son œuvre. Comme les étrangers dont nous ignorons, avec la vie intime, les imperfections et les faiblesses, il nous apparaît déjà dans l'atmosphère plus sereine d'une postérité anticipée. La critique n'a pas à respecter les vertus de l'homme ou à excuser ses défauts; elle est par la force des choses, dans la situation qu'on impose aux jurys académiques comme une garantie d'impartialité, jugeant l'ouvrage sans connaître l'auteur.

Bretonneau, disparu depuis quelques mois à peine du monde scientifique, est encore vivant dans le souvenir de ceux qui l'ont pratiqué. Amis ou ennemis, enthousiastes ou hostiles, ses con-

temporaires ont une opinion toute faite, ou, ce qui est plus dangereux encore, gardent une de ces impressions qui résistent obstinément aux appréciations posthumes ; ils attendent la critique, moins pour réfléchir et contrôler que pour voir jusqu'à quel point elle s'accorde avec leurs sentiments. Celui qui prend à tâche d'estimer la valeur scientifique d'un homme dans l'intimité duquel il a vécu n'est pas davantage à l'abri de ces irrésistibles influences ; il a peur d'être entraîné par ses sympathies affectueuses ou de rester au-dessous du vrai en se défendant contre lui-même.

Bretonneau a été peint de main de maître par ses deux élèves les plus illustres. A l'époque où je l'ai connu, il était déjà parvenu à l'âge qui modère les défauts, mais qui, chez tant de gens, éteint du même coup les qualités de la jeunesse. Et cependant, dans cette verte vieillesse, on retrouvait tant d'ardeur de savoir et d'instruire, tant d'amour de la science et de sympathie pour les idées jeunes, tant de libre fantaisie et d'imprévoyance, qu'on oubliait les longues années écoulées depuis la maturité du maître.

Evidemment Bretonneau devait à sa nature la meilleure part de son indépendance d'esprit ; il en devait un peu à sa position. Etranger à la vie officielle, n'ayant jamais subi les réserves auxquelles oblige la résidence dans un grand centre scientifique, il s'était développé au gré de ses instincts, et le milieu où s'était accompli sa vie scientifique n'avait contribué ni à exciter ni à régler son activité native. L'hôpital de Tours avait été son seul et suffisant théâtre. Là, entouré d'élèves à leur début, il se donnait à un enseignement, magistral au fond, si familier qu'il fût dans la forme. Ses auditeurs d'autrefois se le représentent encore dissertant, les pieds sur les chenets, s'oubliant à des causeries sans méthode et sans fin, s'absorbant aux investigations des autopsies, simple, bonhomme si ce mot n'avait été dévié de son sens, et se plaisant à son laisser aller, sans souci de se ménager une dignité de convention.

A côté de cette familiarité bienveillante dont les vieillards ont

presque seuls le privilège, Bretonneau gardait les élans d'une jeunesse ardente en toutes choses. Infatigable, tenace, persévérant dans sa recherche, comme le sont parfois ces esprits qui n'ont d'aventureux que les apparences, il ne reculait devant aucun effort. *Résurrectionniste* au besoin, il allait poursuivant son idée au travers des obstacles, fouillant les cimetières, en quête des épidémies, et associant son entourage à ses ardeurs toujours vivaces.

Ces qualités, si dominantes qu'elles soient, ne suffisent pas à caractériser un homme. Pour apprécier la part qui revient à ses instincts d'intelligence et de caractère dans sa direction médicale, il faut pénétrer plus avant dans l'étude morale du maître.

Résister au calme indifférent de la province, entretenir, par ses seules forces, une passion d'apprendre que rien ne vient du dehors encourager ou alimenter : c'est déjà la preuve d'une volonté supérieure et d'une foi robuste. Tout homme qui possède en lui assez d'énergie pour se suffire, qui n'a besoin ni de la lutte ni de la louange pour entretenir son zèle, doit avoir à quelque degré les petits défauts de ses grandes vertus. Cette vitalité si puissante, qu'elle résiste à l'isolement, ne se soutient qu'à la condition de n'avoir pas de défaillances ; il en est d'elle comme de la chaleur des voyageurs perdus dans les régions glacées, qui ne se préservent que par le mouvement, et qu'une heure d'assoupissement condamnerait à s'éteindre. La mobilité de l'esprit fait sa force ; il est nécessaire qu'une idée remplace l'idée qui s'épuise, qu'une passion en éveille une autre. La réflexion patiente, méthodique, sans excès et sans secousses, la curiosité qui attend les occasions, la recherche indécise qui réserve et ne s'avance qu'avec précaution, ne sont pas de mise. Les hommes ainsi doués sont plus près d'être des pionniers dans la science que des législateurs.

Bretonneau était un esprit de cette trempe. Mal habitué aux artifices académiques du langage, il ne dissimulait aucune de ses tendances instinctives, et sa conversation les exagérait plutôt que de les amoindrir. En une heure, on parcourait avec lui les idées les plus disparates, sans qu'il s'imposât le moindre effort

pour adoucir les transitions. Sa correspondance avait encore de plus libres allures; elle éclatait par étincelles, et si le lecteur, rompu à ces digressions, n'avait traduit ses paroles dans sa propre langue, il eût été bientôt incapable de comprendre.

Même dans sa vivacité remuante, dans la pétulance juvénile de son imagination, Bretonneau, qu'on nous passe le mot, n'était pas un homme tout d'une pièce. Ceux qui l'ont jugé dans de courtes relations, et sans prendre le temps ou la peine de rompre la surface, ont dû aboutir à des opinions bien diverses et facilement extrêmes. Pour les uns, il était d'une fantaisie sans tenue et sans contre-poids; pour les autres, il avait l'œil incessamment fixé sur son but, si étranges que fussent ses écarts apparents. Il était en effet ces deux choses qui semblent inconciliables. Je n'en veux qu'un exemple qui, à lui seul, vaut bien des explications. Bretonneau était passionné pour certaines collections, son jardin renfermait des espèces rares; il se plaisait à vous montrer une plante dont il possédait l'échantillon unique en Europe, et si vous témoigniez le caprice de voir de plus près, il était homme à couper la plante à sa tige pour vous la faire accepter.

Sa vie médicale s'est dépensée, en somme, à poursuivre un petit nombre de données fondamentales où le ramenaient ses plus vagabondes digressions; sous le désordre des broderies, on retrouvait intact le canevas.

Il avait, pour se maintenir dans sa ligne d'études, quelque chose de plus solide qu'une doctrine: c'était l'amour de l'art et de la science que la triste déchéance de la sénilité a pu seule éteindre en lui; c'était aussi une qualité rare et complexe qui ne se transmet ni ne se communique, parce qu'elle est instinctive: Bretonneau était né *observateur*.

A force de remanier le catéchisme de l'observation, on a fini par se persuader qu'observer est l'acte le moins original de l'esprit humain. Les règles, dit-on, sont absolues, elles commandent à toutes les intelligences, et, pour bien observer, la première condition est de dépouiller sa personnalité. J'ai cherché à indiquer, dans la précédente Revue, comment et Graves et Bre-

tonneau s'étaient soustraits, chacun à sa manière, à cette logique banale; comment, à mesure qu'ils s'élevaient au-dessus des notions élémentaires, ils acquéraient le droit d'être eux-mêmes et de rester dans le vrai. Chez Bretonneau, l'aptitude à observer était une faculté qui s'appliquait à toutes choses; il y déployait les ressources d'une nature vive et patiente, une adresse de voir, une prestesse de main, un sens exquis de l'expérimentation, et une sagacité non moins grande à profiter de l'expérience. A quelque objet qu'il appliquât son attentive investigation, il arrivait vite aux petites découvertes, et c'était une des maximes de son esprit, que les observations sont comme les graines dont on ne sait pas à l'avance quelle plante elles résument en germe.

Cette passion d'observer tient captives et subjuguées par les moindres incidents les imaginations les plus mouvantes, elle les attache et les rive aux faits. Bretonneau examinant et réfléchissant n'était plus l'homme de la causerie aventureuse. L'observateur bien doué, en arrêt pour ainsi dire devant un détail insignifiant pour un autre, n'est pas un spectateur passif. Durant sa contemplation muette, ses idées se déroulent, elles se croisent, se détruisent, se confirment ou se rectifient; il se fait une sorte de fermentation intellectuelle qui élimine les produits à rejeter et assure les combinaisons définitives. Puis, ce travail achevé, il n'est pas d'usage de mettre le public dans la confidence des préliminaires. Bretonneau n'avait pas le sens de cette seconde élaboration, il parlait juste comme les autres pensent, et par là s'explique encore le mouvement désordonné de sa conversation et de sa correspondance. Ses lettres sont pleines de doléances sur l'impossibilité où il est, et dont il a conscience, de rédiger les résultats de ses recherches; il essaye sans cesse, et, sans cesse découragé, il abandonne l'entreprise. Ses projets de mémoires ont à peine la cohésion de notes à consulter, et ses mémoires eux-mêmes ne sont guère que l'indication sommaire des points qu'il eût fallu développer.

On ne s'étonne pas, quand on pense à l'effort que coûtait à cet esprit facile la mise au point de ses idées, de le voir espérer

toujours une œuvre définitive qui ne venait jamais. Son livre, le seul qu'il ait publié, n'a lui-même ni commencement ni fin : il est écrit au courant de la pensée et non pas au courant de la plume. Les réflexions et les observations se suivent ou se devancent, les redites y fourmillent ; mais chaque répétition a pour le lecteur attentif une part de nouveauté, elle améliore et corrige à la manière des éditions successives d'un traité.

Ces défauts, cette absence complète du sens académique, ne devaient pas peser lourdement sur l'enseignement tel que Bretonneau l'avait mis en pratique. Là les hasards de l'improvisation avaient leur excuse, sinon leur justification ; les données indécises servaient au même titre que les propositions les mieux formulées : les unes fondaient le savoir des élèves, les autres éveillaient leur curiosité et stimulaient la recherche. L'enseignement trop dogmatique mène tôt ou tard l'auditeur à une sorte de paresse confiante, qui remplace l'activité du zèle par une conviction oisive. Les élèves de Bretonneau, élevés ainsi socratiquement, n'avaient rien qui leur limitât le libre travail ; aussi se sont-ils engagés dans les voies les plus diverses, ayant peut-être peu de principes communs, mais retenant, sciemment ou à leur insu, quelque chose de l'esprit qui animait l'école de Tours.

Voilà sous quelques-uns de ses aspects l'homme scientifique, difficile à saisir, plus difficile encore à dépeindre ; voyons maintenant le médecin.

A l'époque où Bretonneau commençait à prendre rang dans la science, on sait de reste quelle était l'influence de la doctrine de Broussais sur la médecine française. Ces deux hommes, qui n'avaient de commun ni les qualités ni les défauts, ne pouvaient se rencontrer sur le même terrain : l'un était un généralisateur rassemblant en faisceau les éléments pour les unifier, l'autre aimait à rompre le lien pour étudier un à un chaque menu fragment.

Broussais avait compris d'un coup d'œil, et c'est sa gloire, l'énorme place que revendique l'inflammation dans la pathologie ; non seulement il l'avait signalée dominant les maladies des membranes séreuses et des parenchymes organiques, mais il lui avait

pour la première fois, assigné, comme principal domaine, les membranes muqueuses et surtout celle de l'appareil digestif. Tandis que les anciens, préoccupés des sécrétions et des excréctions du tube digestif, s'étaient attachés de préférence au caractère catarrhal des lésions, Broussais prenait à tâche d'établir la prééminence de l'état inflammatoire. Quel que fût son siège, l'inflammation était identique, elle obéissait aux mêmes lois, suivait la même marche, s'accomplissait par les mêmes procédés, et se reconnaissait aux mêmes signes ; les membranes muqueuses ne constituaient pas une exception, et, n'était la fréquence de leur inflammation jusque-là méconnue, elles entraient dans la règle ; la thérapeutique tenait de la pathologie son unité non moins rigoureuse.

Je ne commettrai pas la faute de discuter ici une théorie tant de fois débattue, ou d'exposer même sommairement ses côtés vrais et ses erreurs. Le résultat tout doctrinal de cette vie d'ensemble fut de ramener à un seul type les variétés ou les espèces dans lesquelles se subdivisaient les affections multiples des membranes muqueuses, et de les fondre dans le moule unique de la gastro-entérite, qui devait prendre entre les mains du réformateur des proportions si démesurément exagérées. Il n'y eut plus de classement, parce qu'il n'y eut plus de maladies ; un seul processus morbide s'imposait à l'économie et se traduisait par des manifestations plus remarquables par leurs analogies que par leurs différences.

Cependant, et tandis que la doctrine de l'*unicité* des inflammations régnait presque souveraine, une épidémie de fièvre typhoïde, développée dans la Touraine, fournissait à Bretonneau l'occasion d'élever et de soulever, à l'encontre du système en honneur, une théorie plus humble dans sa forme, mais destinée à faire avec moins d'éclat un plus sûr chemin ; je veux parler des inflammations que le maître appela lui-même inflammations *spécifiques*, préluant ainsi à sa doctrine de la spécificité des maladies, qu'un de ses plus illustres élèves a depuis étayée de l'autorité de sa parole et de sa science.